

Devenir un enfant dent-de-lion – fort comme la dent-de-lion, libre comme les aigrettes blanches

Mon histoire vise à donner du courage aux personnes concernées, à leur montrer qu'elles peuvent s'en sortir et qu'elles ne sont pas seules avec leur souffrance. Elle vise à leur insuffler du courage pour qu'elles sachent que, même si on a une enfance difficile derrière soi, il est possible d'être heureux. C'est mon histoire qui a fait de moi la femme que je suis, et j'en éprouve une infinie reconnaissance.

Mon histoire, je la vois aujourd'hui comme une chance dans ma profession d'assistante socio-éducative, car je sais combien il est important qu'un enfant puisse vraiment être un enfant. J'aimerais donner aux enfants ce qui m'a manqué à l'époque, en osant redevenir moi-même une enfant à chaque fois.

L'alcool, un produit terriblement normal

C'est la drogue qui m'accompagne depuis ma naissance. Une drogue qu'en Suisse, on peut se procurer librement à chaque coin de rue ou presque dès l'âge de 16 ans : l'éthanol, plus connu sous le nom d'alcool dans le langage courant. Dans notre société, l'alcool n'est pas considéré comme une drogue ; il fait partie de notre culture, et il va de soi que la bière et le vin coulent à flots lors de festivités. Mais ce que beaucoup oublie, c'est que l'alcool détruit de nombreuses familles et qu'il peut même entraîner la perte d'un être cher.

Comment, en étant enfant, aurais-je pu savoir qu'il n'était pas normal que mon père boive chaque jour des bouteilles et des bouteilles de bière ? Je l'ai toujours connu ainsi. Alors, pour moi, c'était normal, je n'y voyais aucun mal. Physiquement, il n'a jamais rien eu du buveur tel qu'on se l'imagine. Il n'était pas empâté, n'avait pas le visage bouffi ni un nez de poivrot. C'était un bel homme et je lui étais très attachée. C'était mon héros, celui qui me comprenait toujours. Il me donnait l'amour dont une fille a besoin et il croyait toujours en moi.

Lorsque j'ai réussi à prendre la distance nécessaire par rapport à mon père et à mon histoire, je me suis rendu compte de ce que j'avais dû endurer durant mon enfance. Je suis devenue adulte trop tôt et j'ai assumé trop de responsabilité. Je n'ai pas connu l'insouciance ni la protection dont un enfant a besoin.

Des sorties qui n'étaient pas de mon âge

Aujourd'hui, j'estime qu'il n'était pas normal que mon père m'envoie acheter de la bière ou ramener les bouteilles vides au magasin. Je me rappelle encore exactement quand les dispositions sur la protection de la jeunesse ont été modifiées et que la remise d'alcool à des mineurs a été interdite. J'ai fêté ce jour-là, soulagée et tellement heureuse : plus besoin de m'épuiser à aller chercher la drogue ou d'avoir honte. Je n'étais pas seulement heureuse pour moi, mais aussi pour les autres enfants de familles touchées par la dépendance qui n'auraient plus à jouer les commissionnaires. À l'époque, cela m'a été d'un grand réconfort. D'un autre côté, je le faisais volontiers pour mon père. Soyons honnêtes : quel enfant n'a pas envie de faire plaisir à ses parents ?

Les sorties du week-end avec mon père n'étaient pas de mon âge. Mais pour moi, passer tout le samedi au restaurant était normal. C'était mon deuxième foyer. Je connaissais tout le monde, les tenanciers, les habitués et, bien sûr, tous les compagnons de beuverie de mon père. Même si je trouvais souvent le temps long, j'étais heureuse d'être avec mon père. Je considérais qu'il était de mon devoir de le protéger – le protéger pour qu'il ne lui arrive rien et qu'il rentre en toute sécurité quand il était complètement soûl. Les rôles étaient complètement inversés sans que je m'en rende compte. À 8 ans, il m'arrivait souvent de ramener mon père à la maison en le soutenant.

La réprobation à l'école

À l'école, je ne pouvais pas en parler. Les railleries des enseignants et de mes camarades de classe me poussaient à me renfermer toujours plus en moi-même. Je ne pouvais pas faire confiance, car je sentais la réprobation qui pesait sur ma famille et sur moi. Alors, je ne disais rien à personne, de peur qu'on me juge mal et qu'on m'oblige à partir de chez moi.

Je me souviens d'une situation qui m'a profondément marquée : alors que nous prenions le train avec la classe, un petit groupe a voulu que nous nous installions dans le compartiment fumeurs. J'ai demandé à ne pas y aller à cause de l'horrible odeur de fumée. L'enseignant m'a regardée et a dit devant toute la classe que ma remarque était déplacée avec l'odeur que je dégageais en permanence. Ce genre de sarcasmes m'a fait perdre tout respect pour les adultes ; je n'ai plus pu leur accorder ma confiance. On finit même par éprouver une immense colère, car une telle attitude confirme qu'il vaut mieux ne pas se fier aux adultes. Plutôt se fier à soi-même et ne rien dire, car on sera de toute façon mal jugé. Conséquence : l'enfant se referme encore plus sur lui-même. Il perd toute confiance et il devient toujours plus difficile pour l'entourage de l'atteindre.

Un réconfort dans l'alcool

Ces expériences ont laissé des traces. Lorsque ma mère a réussi à se détacher de son mari alcoolique, ma vie a été bouleversée. Du jour au lendemain, les liens avec mes parents ont changé. À l'époque, j'avais 13 ans. Je voulais tellement vivre chez mon père adoré, mais ce n'était pas possible. À l'intérieur de moi, tout me semblait sombre, vide. Extérieurement, je portais un masque pour paraître gaie. Mais en secret, je cherchais ma dépendance à moi – la scarification, qui m'a accompagnée et consolée.

Durant ces jeunes années, j'ai aussi bu de l'alcool presque comme on boirait de l'eau, simplement pour m'anesthésier et anesthésier mes sens. Peut-être aussi pour me sentir proche de mon père, en lien avec lui. J'ai eu ma première intoxication alcoolique. Une chance dans ma malchance. À partir de ce moment-là, j'ai compris que je ne voulais pas emprunter le même chemin que mon père.

Aujourd'hui, j'éprouve de la répugnance pour l'alcool. Cela ne me dérange pas que quelqu'un boive sa bière à côté de moi. Mais j'ai du mal à supporter les gens ivres. L'odeur de l'alcool, les changements que la boisson entraîne dans le comportement d'un individu... Oui, cela peut aujourd'hui encore me mettre hors de moi.

À une époque, j'ai travaillé comme serveuse. J'ai vite abandonné. Tout me paraissait trop familier et je ne pouvais me faire à l'idée que je soutenais l'alcoolisme. Je devrais constamment remplir le verre du client alors qu'il n'était plus en état de se tenir debout. Moralement, je ne pouvais plus accepter cela. Je ne voulais plus rien avoir à faire avec l'alcool, cela remuait trop de choses.

Sentiments de culpabilité et mort du père

Pendant un certain temps, j'ai délibérément coupé les ponts avec mon père. Je ne pouvais et ne voulais plus le voir se détruire. Et puis, j'avais moi-même un enfant et je voulais protéger mon fils. J'ai eu du mal à rompre le contact, mais en même temps, cela m'a fait du bien. Je me suis longtemps battue contre la culpabilité ; j'avais le sentiment d'être une mauvaise fille. À l'époque comme aujourd'hui, je me suis raccrochée à ma petite famille – ma fierté. C'est la meilleure chose qui pouvait m'arriver et elle m'emplit d'une gratitude infinie.

Peu avant sa mort, mon père m'a dit qu'il voulait enfin arrêter de boire. Que de fois n'avais-je pas entendu cette phrase : fini l'alcool, je vais faire une cure de désintoxication ! Il n'a jamais réussi. Mais

cette fois, je nourrissais un immense espoir. Il voulait arrêter à cause de son foie, qui était en très mauvais état. Malgré mon euphorie et mon espoir, je ne voulais pas le revoir. Je ne savais pas à quel point il allait mal ; je ne pensais pas que mon père adoré ne serait bientôt plus parmi nous.

Puis l'appel que j'avais toujours redouté est arrivé. Au téléphone, ma mère m'a dit : ton papa est en train de mourir. Sur le moment, j'ai cru qu'elle parlait de mon grand-père. Puis j'ai compris qu'il s'agissait de mon père. Intérieurement, j'étais morte. Mais je savais que ce serait une délivrance pour lui. J'ai voulu le voir une toute dernière fois. Il était là, devant nous, la peau sur les os, sans réaction, comme s'il était déjà passé de l'autre côté. J'ai pris sa main et je lui ai dit à quel point je l'aimais. Il n'a pas eu le moindre mouvement et j'ai alors compris qu'il ne lui restait plus longtemps à vivre.

Un jour après ma visite, j'ai perdu mon père adoré. Mon père chéri, mon héros, décédé des suites de sa consommation d'alcool. Il n'avait que 44 ans. J'en avais 18. Pour moi, ça a été une période difficile. J'étais furieuse contre moi-même, contre la vie, contre mon père. Pourquoi s'était-il fait cela ? Pourquoi s'était-il tué à petit feu ? Et pourquoi n'avait-il jamais réussi à se libérer de l'alcool ?

Aujourd'hui, je n'ai plus de colère en moi. J'ai fait la paix avec moi-même et essayé de comprendre. Je ne peux pas en vouloir à mon père : ses parents étaient eux aussi alcooliques et il n'avait que 12 ans quand il est tombé sous l'emprise de l'alcool. Ce qui est dramatique, c'est que personne n'avait rien vu venir, le problème n'a pas été reconnu. C'était tout simplement trop tard.

Aujourd'hui, je sais que mon père est lui aussi un enfant dent-de-lion qui n'a jamais été entendu.